

DU MÊME AUTEUR

MIKAËL OLLIVIER

LA PROMESSE DU FEU, Albin Michel, 2009

Prix Sang d'encre des lecteurs 2010

NOCES DE GLACE, Albin Michel, 2006 – Le Livre de poche, 2010

porté à l'écran sous le titre Mémoire de glace

L'INHUMAINE NUIT DES NUITS, Albin Michel, 2004 – Le Livre de poche, 2006

Prix Polar derrière les murs 2005/2006

TROIS SOURIS AVEUGLES, Albin Michel, 2002 – Le Livre de poche, 2004

Prix Polar de Cognac 2003, porté à l'écran sous le titre Une souris verte

QUELQUE CHOSE DANS LA NUIT

roman

www.mikaelollivier.com



LE PASSAGE

À mon frère

There's a code of silence and it can't go on.

Code Of Silence, Bruce Springsteen, Joe Grushecky

Photographie de couverture : © Ulla Lohmann / Getty

© Le Passage Paris-New York Editions, 2011

www.lepassage-editions.fr

Rire lui coupe le souffle. Un point de côté s'empare de son flanc gauche. Elle y porte la main et appuie. Cela lui rappelle l'enfance. Elle rit encore, ne peut s'en empêcher. Elle a beaucoup trop bu.

Des cris devant. Elle distingue son prénom. D'autres voix derrière, qui claquent dans le noir, incompréhensibles, agressives, menaçantes. Elle court. Elle rit. Elle n'en peut plus. Les images de cette folle soirée se télescopent en elle. La foule, la pluie diluvienne, les éclairs qui déchirent la nuit, les bras levés en cadence. Elle est saoule. De fatigue, de musique, de rire et de bière. Elle lève les yeux sur la rue déserte. Les autres sont déjà loin devant. Elle rit encore. Plus nerveusement. Sa poitrine la brûle, ses jambes flageolent. Elle se retourne. Ils approchent. Leur course est sèche, ramassée, bustes droits et foulées serrées qui martèlent le macadam. Ils sont sept. Elle rit mais cette fois, une bouffée de peur s'en mêle et elle tousse, pas loin des larmes.

1

LE MAGIC TOUR

Something In The Night. Pourquoi cette chanson venait-elle de faire irruption en lui? Ses premiers accords au piano puis la voix, sans parole, vocalises plaintives soutenues par la batterie qui roule et monte jusqu'aux cris... *Quelque chose dans la nuit.*

D'un mouvement de tête, le commissaire fit craquer ses cervicales. Ankylosé, il changea de position et le bruit du cuir du siège de la Peugeot banalisée troubla singulièrement le silence. Guillaume Le Guen détestait les planques. 3 h 17 du matin. Il se sentait épuisé. Il l'était. Le bénéfice de ses dix jours de vacances avait été anéanti en moins d'une semaine de boulot.

Hawaï, Hookipa Beach, avec son frère. La réalisation d'un rêve d'adolescent, à l'époque où la planche à voile était sa passion et qu'il avait juré à Damien, de huit ans son cadet, qu'il l'emmènerait un jour vers ce paradis des surfeurs. L'île avait été une terrible déception, mais pas la complicité avec Damien. Ils s'étaient retrouvés plus frères que depuis bien longtemps, que depuis qu'ils étaient adultes, en vérité.

Damien, une nuit qu'ils étaient assis sur la plage mythique, lui avait avoué qu'il lui manquait, que leur fraternité lui manquait. Ils ne s'étaient jamais perdus de vue, ils habitaient tous deux Montpellier, s'étaient toujours bien entendus mais chacun menait sa vie et, comme ils en avaient convenu lors de cette longue conversation à voix basse, le grondement sourd des vagues pour fond sonore, il n'y avait plus qu'à travers leur passion commune pour Bruce Springsteen qu'ils retrouvaient l'évidence de

leur lien. Pendant un concert du chanteur américain, quand ils partaient ensemble à l'étranger pour suivre une tournée de leur idole, ils n'avaient plus d'âge, ils n'étaient plus flic ni gendarme, ils n'étaient plus que deux frères qui communiaient par une musique qui faisait partie de leur vie depuis vingt ans. Plus de vingt ans, même, pour Guillaume qui en avait 40. Déjà un an de plus que l'âge auquel leur père était mort.

« Je descends la rue Kingsley, avec l'idée d'aller prendre un verre. Je mets la radio à fond, comme ça je n'ai pas à penser. » Encore cette chanson de 1978, de l'album *Darkness On The Edge Of Town*, l'un de ses préférés. Pourquoi lui revenait-elle cette nuit ?

« Pied au plancher, à la recherche d'un moment où le monde semblerait parfait, je m'enfonce dans les entrailles de cette chose dans la nuit. » Voilà, c'était ça, ce « moment où le monde semblerait parfait ». Le ciel, en cette nuit d'été 2007, était limpide au-dessus de Montpellier, l'un de ces moments furtifs durant lesquels on avait l'intuition de la possible perfection du monde. Mais dans la chanson, cette sensation est troublée par *quelque chose dans la nuit*, à l'image de la vie entière du commissaire Le Guen qui était ternie par la fréquentation trop intime de la violence et de la folie des hommes.

Le lieutenant Kévin Bianchi revint à lui en sursautant. Il se leva, et alla se servir un nouveau café du Thermos. Il n'avait pas dû s'endormir plus de quelques secondes mais avait eu le temps de rêver. Le songe était confus, mais il lui en restait une sensation de douceur, et le souvenir de la présence de Rita, sa fillette... La réalité ne tarda pas à chasser ce doux écho, le remplaçant par une amertume qui ne le quittait plus depuis deux semaines, depuis qu'il avait surpris le capitaine Vienney en compagnie de Serge Califo. Quand il avait enfin osé aborder le sujet avec son supérieur deux jours plus tôt, Luc lui avait révélé, sous le sceau du secret, que le truand lui servait d'indic. Pourtant une nuance dans le comportement de l'officier, il ne

savait pas vraiment quoi, lui soufflait que c'était faux. Aurait-il dû s'en ouvrir immédiatement au commissaire Le Guen ? Il lui avait écrit un mail, depuis son adresse personnelle, pour plus de confidentialité, mais n'avait pas osé l'envoyer. L'accusation était grave et depuis quelque temps Guillaume Le Guen n'était pas à prendre avec des pinces.

Kévin termina son café, se disant qu'il devait chasser ces pensées, et se concentrer de nouveau sur l'affaire qui l'avait mené à cette planque nocturne.

Deux coups frappés à la porte. Le commissaire ? Bianchi perçut alors un mouvement à travers la fenêtre, tout en bas. Son pouls s'accéléra. Il lança aussitôt le caméscope, zooma, prit les jumelles. On frappa de nouveau au moment où le talkie crachota.

Trois silhouettes près d'un lampadaire, un éclat de voix. Guillaume Le Guen approcha une nouvelle fois son talkie de sa bouche. Pourquoi Bianchi ne répondait-il pas ? Les formes humaines s'évanouirent dans la nuit. Le sud de La Mosson était redevenu calme. Trop calme. Le policier sentait monter sa tension et regarda sa montre, incapable de distinguer les aiguilles phosphorescentes. Depuis quelque temps, ses problèmes de vision s'étaient aggravés. Là où avant il discernait la pénombre de l'obscurité étaient apparus des trous noirs. Il voyait ce qui était éclairé par les phares, les lampadaires, les torches mais au-delà, il n'y avait plus que les ténèbres. Il souffrait d'héméralopie, ce trouble de la vision nocturne et crépusculaire, par bonheur beaucoup plus léger que celui qui avait atteint son père. Soudain une puissante moto, tous feux éteints, s'arrêta près de nouvelles silhouettes surgies de nulle part. Il appela sur le talkie et n'obtint qu'un silence chargé d'électricité. L'angoisse s'empara de ses entrailles, réveillant son instinct de flic. Un autre moteur à l'approche, une camionnette. D'où il était installé, le lieutenant Kévin Bianchi devait être aux premières loges pour filmer la scène. Mais pourquoi restait-il silencieux sur les ondes ? Craignait-il de se faire repérer ? Se savait-il déjà localisé ? Le

motard remit les gaz, une dizaine de personnes s'égaillèrent aussitôt et la camionnette repartit. Guillaume fit encore chou blanc avec son talkie. Quelque chose clochait, cette fois, il en était certain.

Comme toujours quand il partait en planque la nuit, il avait neutralisé les ampoules de l'habitacle et put ouvrir sa portière sans risquer d'attirer l'attention. La nuit était douce, sans doute délicieuse pour des milliers d'individus menant une vie normale. Pas pour un commissaire dans sa troisième nuit blanche consécutive. Guillaume se demanda s'il apprendrait un jour à déléguer, à faire confiance, à admettre aussi que son boulot n'était qu'un boulot, et qu'il n'était pas personnellement responsable de la gestion du bien et du mal dans la société française... Il avala sa salive et un foret acide lui creusa l'œsophage. Il fouilla la poche gauche de sa veste, y trouva une barrette de Maalox. Il soupira en croquant deux cachets. Quand allait-il enfin reprendre son physique en main ? Il avait encore grossi cet été et se sentait lourd, lent, plus vieux que son âge. Souvent, le matin, quand il se regardait dans le miroir de la salle de bain, il peinait à se reconnaître. Depuis peu, il avait perdu dans ses traits toutes traces de l'enfant qu'il avait été. Était-ce cela que l'on appelait la crise de la quarantaine ? Ses cheveux si bruns et frisés à l'adolescence étaient désormais plus sel que poivre et leur implantation reculait chaque année. Il n'était pas très grand, 1 mètre 75, et s'était toujours trouvé bas du cul. Il était plus vieux que son père ne l'avait jamais été.

Passant du halo d'un lampadaire à l'autre, il marchait avec précaution vers l'une des barres d'immeuble, prenant bien garde de ne pas buter sur un obstacle dans l'obscurité. Ça la foutait mal, pour un commissaire de police, cette presque cécité. Aucun de ses collègues ne s'en était jamais aperçu. Mais pour combien de temps ?

Si Bianchi s'était endormi, il allait avoir de ses nouvelles ! Cette pensée n'était qu'un leurre inefficace. Le jeune lieutenant avait toujours effectué un travail irréprochable. L'inquiétude

du commissaire grandissait à chaque pas et il avait l'impression d'être observé par des dizaines de regards invisibles. Il s'engouffra dans le bâtiment le plus proche.

Le matériel d'écoute et de prise de vues avait été installé dans un studio du septième étage. Les deux premières nuits n'avaient rien donné, mais Guillaume savait être patient. Il travaillait depuis cinq mois au démantèlement d'un réseau d'ateliers clandestins et bientôt, la tête de la bande tomberait. C'était presque toujours le cas, les salauds finissaient par se faire prendre et une affaire en chassait une autre. Pas le temps de se réjouir, de se féliciter d'avoir bossé dur et bien. Guillaume tenta de se souvenir de son dernier moment de sérénité. En tout cas rien en rapport avec son travail. La fin de cette conversation avec Damien, sur la plage hawaïenne, quelques jours plus tôt ? Ou un concert de Springsteen ? Oui, celui du 27 mai 2005, au Royal Albert Hall de Londres pendant l'interprétation de *Matamoros Banks*, Guillaume s'était senti quitter son corps pour s'élever avec les intonations tragiques de la voix du chanteur. Il y avait aussi le jour où Mimi, sa fille, lui avait dit qu'elle souhaitait vivre chez lui plutôt que chez sa mère. Mimi, Émilie, qui allait bientôt avoir un enfant... Guillaume fit une pause sur le palier du quatrième étage pour reprendre son souffle, toujours pas en paix avec l'idée de devenir grand-père dans quelques semaines. Tout avait été si vite. Il lui semblait qu'hier encore, Mimi et ses deux jumeaux de frères, Nicolas et Mathieu, en barboteuse, couraient vers lui bras tendus d'une démarche approximative... Il se fit la réflexion que la sérénité n'existant pas, qu'elle n'était qu'un moment de faiblesse, d'oubli fugace et artificiel de ses culpabilités.

Il se remit en mouvement, ne lâchant pas la rampe dans la pénombre de la cage d'escalier. Enfin rendu au septième, il s'immobilisa. Pas un bruit. Il frappa. Rien, de l'autre côté de la porte. Il tourna la poignée. Le studio n'était pas verrouillé. Guillaume sortit aussitôt son arme de son holster, sa lampe torche de son étui. Son cœur déjà éprouvé par l'ascension des sept étages

accéléra encore ses battements. Il ferma un instant les yeux et frissonna, traversé par la prémonition d'une catastrophe.

Il poussa le battant d'un mouvement sec. Devant lui l'étroit vestibule, sombre et nu. Le commissaire entra, semi-automatique au poing. Encore deux pas et il serait dans la salle de séjour transformée en poste d'observation. Encore deux pas et il saurait si la prémonition qui lui vrillait le ventre était fondée.

Il ressentit la douleur avant de comprendre ce qu'il voyait dans le faisceau de sa torche. Un direct à l'estomac. Le lieutenant Kévin Bianchi au sol, baignant dans son sang. Guillaume chercha en vain une pulsation cardiaque sur le cou de son collègue. Kévin était mort depuis peu; sa peau était tiède et souple, le sang sur le lino encore rouge vif commençait à peine à s'oxyder. Le policier réfléchissait vite, malgré lui. La porte n'était pas verrouillée et n'avait pas été forcée. Kévin avait dû l'ouvrir lui-même. Pourquoi aurait-il commis une telle imprudence alors que ce logement était censé être inoccupé? Parce qu'il connaissait celui ou celle qui avait frappé. Il n'y avait pas d'autre réponse.

Un bruit dans la cage d'escalier. Guillaume se redressa d'un bond. Des pas rapides. Le policier se précipita sur le palier, se pencha, dirigea vers le bas le puissant faisceau de sa lampe. Une main glissait deux étages plus bas sur la rampe. Une large main d'homme.

Tout en dévalant les marches, Guillaume revoyait la scène du studio : le caméscope au sol, le boîtier ouvert de l'appareil photo numérique équipé d'un téléobjectif... Les enregistrements avaient disparu, comme sans doute ceux des écoutes téléphoniques. Alors qu'il s'efforçait de descendre les marches deux à deux sans tomber, il se maudit une fois de plus de ne pas avoir repris le sport.

Quand il déboucha sur l'esplanade, une voiture démarrait. Il courut jusqu'à sa Peugeot, manqua de s'étendre de tout son long, retrouva son équilibre *in extremis* et, hors d'haleine, sauta derrière le volant. Faisant crisser ses pneus, il fixa précipitamment

l'oreillette de son portable et appela le SRPJ pour donner l'alerte.

Le temps d'installer et d'allumer le gyrophare sur le tableau de bord et il crut avoir perdu le fuyard. Il finit par l'apercevoir qui s'engageait dans une contre-allée pour sortir du parking. Guillaume accéléra encore. Il gagnait du terrain. Le fugitif était seul à bord d'une Golf plutôt bleu nuit à la lumière orangée des réverbères. Elle déboucha sur un carrefour, grilla un feu rouge et vira à gauche en laissant de la gomme sur l'asphalte. Quand le policier franchit à son tour le carrefour, le feu était passé au vert. Son portable vibra. Il l'ignora, trop concentré sur sa conduite, bras tendus sur le volant, pied au plancher. Les rues étaient désertes et, voyant la Volkswagen emprunter brusquement une allée perpendiculaire, Guillaume coupa par une voie d'autobus.

Les deux voitures remontaient une longue ligne droite, moteurs rugissants. Le commissaire ne put empêcher l'image du cadavre de Kévin Bianchi de faire irruption dans son esprit. Il avait été tué à l'arme blanche, sans doute un coup de couteau dans le ventre; Kévin et son assassin avaient dû se tenir face à face, très proches. Guillaume pensa aussitôt à Leïla, l'épouse du lieutenant, à leur petite fille de 5 ou 6 ans. Comment déjà? Bon Dieu, le prénom de la petite lui échappait... L'autre tourna à droite. Guillaume monta aussitôt sur le trottoir pour virer au plus court. Il avait gagné quelques mètres quand il retrouva la surface plane de la chaussée.

Il expirait par la bouche pour compenser son excitation, la dompter et en exploiter les ressources. Son esprit en ébullition enregistrait une multitude d'informations simultanées. Il avait eu le temps de déchiffrer la plaque minéralogique de la Golf dans le pinceau de ses pleins phares et s'en répétait la combinaison pour la mémoriser. Si le fuyard avait poursuivi à pied, Guillaume aurait été foutu. En voiture, il se savait le plus fort. Il avait toujours aimé la conduite sportive et avait fait de nombreux stages sur circuit. Kévin était mort et il ne laisserait

aucune chance à son assassin. Une rage froide monta en lui, tenant chaque muscle de son corps.

Encore un carrefour. Un feu rouge. Le policier entendit à peine le Klaxon de la voiture dont il venait de couper la trajectoire, focalisé sur celle qu'il suivait de plus en plus près. Il faisait corps avec sa voiture, son volant, et ne pensait plus qu'à sa cible et à l'instant présent. Le fuyard tourna à gauche. L'arrière de la Golf chassa et la Peugeot combla ce qui lui restait de retard. Guillaume rétrograda et écrasa la pédale d'accélérateur. Le compte-tours s'envola, le moteur hurla. Le choc contre l'arrière de la Golf fut brutal. Guillaume vit la surprise du fuyard qui ne put s'empêcher de se retourner. Plus tard, il se dirait qu'il l'avait reconnu à cet instant précis. Mais dans le feu de l'action, il ne pensa qu'à renforcer la pression. Il poussa une nouvelle fois la Golf qui fit une violente embardée, manquant de peu d'entrer en collision avec un camion de livraison dont le chauffeur hurla une salve d'injures que couvrit le bruit des moteurs. Profitant de cette confusion, la Golf reprit quelques mètres d'avance. Son portable vibra de nouveau. Cette fois il décrocha et tenta de donner des précisions sur sa position à ses collègues. Il eut à peine le temps de commencer à reprendre pied dans l'espace qu'il vit le fuyard tourner à 180 degrés, franchir une ligne blanche et s'engager sur une bretelle d'accès à une voie rapide. Guillaume jura, jeta portable et oreillette sur le siège avant droit et tourna à son tour. Ses pneus crissèrent, son arrière chassa mais il se rétablit aussitôt et s'engouffra sur la bretelle.

Il ne fut pas long à revenir dans les roues de la Golf. Une première voiture le frôla, son coup de Klaxon déjà loin derrière quand il arriva jusqu'à son cerveau. Le véhicule du fuyard fit un écart sur sa droite, celui du commissaire l'imitant aussitôt, la Golf et la Peugeot comme soudées par la vitesse, dans la même aspiration. Soudain un nouveau coup de Klaxon, un nouveau frôlement. La peur frappa Guillaume au ventre sans prévenir, sèche et terrible. Ils étaient à contresens. Ce malade avait pris la voie rapide à contresens ! Le policier manqua soudain d'air, il

suffoquait. Encore le souffle d'une voiture croisée. Guillaume sentit la panique le gagner quand brusquement, le fuyard perdit le contrôle de sa Volkswagen.

Le monde s'inversa, le temps se décomposa. Guillaume n'entendit pas le fracas des tôles, le hurlement des freins. Il se sentit voler, puis tourner. Il se dit qu'il allait mourir. Le noir se referma sur lui.

Quand il rouvrit les yeux, il se demanda aussitôt pendant combien de temps il avait perdu connaissance. Il se sentait congestionné et avait chaud au visage. Son téléphone était à portée de main, désolidarisé du fil de l'oreillette, tournant sur lui-même près du gyrophare renversé dont la lumière bleue l'aveuglait par intermittence. Il n'eut qu'à tendre le bras pour le ramasser. Il prit conscience de l'incongruité de ce geste en même temps qu'il comprit que sa voiture reposait sur le toit. Il regarda au dehors et vit, à l'envers, le fuyard qui s'extirpait péniblement de sa Golf. Son absence n'avait donc été que de quelques secondes.

Guillaume se contorsionna, glissa son téléphone dans une poche de son jean et prit une profonde inspiration, le temps de recouvrer ses esprits. Il tendit le bras. La portière s'ouvrit avec un méchant grincement de tôle. Il lui sembla qu'il mettait un temps infini à s'extirper de la carcasse de sa Peugeot. Autant ensuite à se dresser sur ses jambes. Sa tête tournait, son corps était douloureux comme s'il avait été roué de coups et il cligna des yeux pour en chasser la sueur qui les piquait.

La N 109. Il était sur la N 109, au sud de Juvignac. La chaussée sentait le chaud et la gomme, l'essence et le caoutchouc brûlé. Par miracle, aucune autre voiture ne les avait percutés. Guillaume aperçut des véhicules arrêtés devant lui, les chauffeurs stupéfaits, debout près des portières ouvertes sous une lune montante aux trois quarts pleine. La Golf avait défoncé les barrières de sécurité, ses phares encore allumés découplant la silhouette de son chauffeur qui s'éloignait dans l'herbe en

boitant. Guillaume se lança à sa poursuite. Ses premiers pas furent chancelants mais il parvint à se mettre à courir. L'autre se retourna un instant et le commissaire eut la sensation que cette lourde silhouette éclairée par la lumière orangée des lampadaires ne lui était pas étrangère.

Il traversa quelques bosquets, une pente légère qui descendait jusqu'aux premières maisons. Le fuyard buta et tomba de tout son long. Quand il se releva, il tenait un revolver à la main.

Un instant, Guillaume douta de ce qu'il voyait, de qui il voyait.

– Bouge pas ! lui ordonna l'autre d'une voix essoufflée.

Guillaume sortit son Sig Sauer.

– Luc ?

– Jette ton arme !

– Luc ! Pourquoi, Luc ?

Guillaume connaissait la réponse. Il connaissait le capitaine Luc Vienney depuis plus de quinze ans. Un bon flic, l'un des meilleurs, un exemple pour lui à ses débuts. Il connaissait sa femme, Annie, Maxime, leur fils handicapé qui devait avoir maintenant une trentaine d'années. Il savait leurs inextricables difficultés financières.

– Luc, il n'est pas trop tard.

– *Jette ton arme, putain !* cria Vienney d'une voix dans laquelle Guillaume perçut l'affleurement d'un sanglot.

Le commissaire tendit le bras, mit son collègue en joue. Moins de trois mètres séparaient les deux hommes. Une profonde tristesse s'empara de Guillaume, le sentiment d'un gâchis irréversible. Un policier était mort ce soir, tué par un autre qu'il tenait dans la visée de son pistolet.

– Luc. Ne m'oblige pas...

L'autre tremblait maintenant. Guillaume savait qu'il allait craquer.

– Au nom de notre amitié, Luc... De ton passé. Tu es un bon flic, tu...

Guillaume n'eut que le temps de crier. Luc Vienney venait de

retourner son arme contre lui et de planter son canon entre ses dents. La détonation déchira la nuit. Guillaume vit la gerbe de sang jaillir du crâne vers la lune, le corps rester un bref instant debout, en suspens, puis s'abattre dans l'herbe sèche.

Le commissaire tomba à genoux. En quelques minutes, il avait perdu deux collègues, deux amis. Il sentit son estomac se retourner et se mit à vomir.

Des sirènes de police s'approchaient. Dans le chaos de ses pensées, Guillaume retrouva le prénom de la fillette de Kévin Bianchi : Rita, la petite Rita.

Il ne sentit pas son portable vibrer dans sa poche pour signaler l'arrivée d'un SMS dont il ne prendrait connaissance que le lendemain :

Ça y est, frérot, le barrage a cédé ! Magic est téléchargeable sur le Net. Je t'ai envoyé le lien par mail. Comme d'hab, on essaye de faire la première écoute ensemble ?

2

Isabelle sentit naître l'annonce du plaisir. Tout au fond d'elle, lueur fragile encore, frémissante, hésitante telle la flamme s'accrochant à la mèche blanche et roide d'une bougie neuve. Elle ferma les yeux, expira avec la bouche. Grégory râla, se redressa en s'appuyant sur ses mains, remonta d'une bourrade vers la tête du lit qui cogna contre le mur. Son sexe buta au fond du sien. Isabelle, de surprise, poussa un gémissement aigu. Grégory accéléra son va-et-vient. Il devint plus brutal qu'il ne l'avait jamais été. Elle aimait cela et voulut y voir le renouveau de leur passion. Elle s'ordonna de ne pas réfléchir de peur de faire fuir le plaisir. Le lit cognait maintenant contre le mur à chaque assaut de Grégory qui grognait avec régularité. Isabelle ne put s'empêcher de penser aux chambres voisines. Ils se retrouvaient depuis plus de quatre ans au Printania, vieil et charmant hôtel plein de couloirs et d'escaliers aux parquets grinçants. « Leur » chambre donnait sur la mer, vue plongeante sur le Bec de la Vallée et le port de plaisance de Dinard. Au début de leur liaison, Grégory, elle le savait, était heureux du vacarme qu'ils faisaient en s'aimant, des cris de jouissance d'Isabelle, des coups sonores du lit contre le mur. Quand ils redescendaient l'escalier, croisaient d'autres clients de l'établissement ou la patronne à l'accueil, elle pouvait lire de la fierté dans son regard, voire une pointe d'arrogance. Puis, sans bien qu'elle se souvienne comment ni quand, la gêne s'était immiscée, le souci de la discréction qu'elle aurait dû interpréter comme un premier signe de désamour ou tout du moins

de l'effritement de la passion. Au début de cette nouvelle étape de leur relation, ils avaient dû faire attention pour ne pas être trop bruyants. Grégory donnait à Isabelle sa main à mordre, ou elle étouffait ses cris dans un oreiller ; ils changeaient de position si le lit grinçait trop. Puis ils avaient de moins en moins eu besoin de se contenir, le tapage quittant naturellement leurs ébats... Cet après-midi, Isabelle avait la sensation d'avoir remonté le temps. La flamme en elle devenait boule de feu. Elle respirait par saccades. Elle allait jouir. Mon Dieu, elle allait jouir. Elle remonta ses jambes, emprisonna les reins de son amant entre ses mollets et jeta ses hanches à la rencontre de celles de cet homme qu'elle aimait. Elle sentit les larmes monter.

Il lui avait plu au premier regard. Ils avaient pris rendez-vous pour un lundi matin, à la concession de la zone d'activité de Saint-Malo. C'était début août 2002. Ils voulaient essayer un coupé 406. Il lui avait dit que sa femme possédait une 607 et qu'il souhaitait pour lui quelque chose de plus... « Sportif ? » avait-elle proposé. De moins... « Cossu ? » avait-elle avancé en pensant « bourgeois » sans oser le dire. Il ne pouvait pas mieux tomber. Elle adorait le coupé 406 qu'elle tenait pour la plus belle des Peugeot toutes époques confondues, dessinée par Pininfarina. Elle en possédait une elle-même, celle qu'elle allait lui proposer d'essayer faute d'un autre modèle à la concession. La veille, elle avait donc lavé sa voiture, intérieur et extérieur, et avait vidé le coffre. Son portable avait vibré alors qu'elle passait l'aspirateur sur la banquette arrière. C'était Brice, son fils, qui appelait pour la rassurer : il était bien arrivé chez son père où il allait passer le mois d'août. Leur premier été à mi-temps. Le divorce n'était pas encore prononcé mais déjà, Isabelle avait appris que la vie de mère divorcée était pleine de petits deuils : la chambre du fils vide un week-end sur deux, l'absence de Brice le jour de son anniversaire une année sur deux, le linge qui séche sur le fil et que l'on range la gorge serrée... Grégory était arrivé à l'heure et Isabelle, qui s'était pourtant juré qu'elle en

avait fini avec les hommes, était aussitôt tombée sous le charme. Il avait quelques années de plus qu'elle sans doute, quelque chose comme 40, 41 ans. Il était grand, ce qu'elle appréciait chez un homme étant donné qu'elle-même était d'une taille bien supérieure à la moyenne des femmes. Pas vraiment mince, mais pas gros non plus. Sa peau était très blanche et semblait douce, presque enfantine, il portait ses cheveux blonds un peu longs, ondulés, et ses yeux étaient d'un bleu tirant sur le violet. Elle s'était fait la réflexion qu'il était charmant, son physique dégageant un mélange de force et de douceur. Il affichait une élégance décontractée à laquelle elle n'était pas habituée. Du lin l'été, du velours l'hiver (elle le découvrirait plus tard, comme la boutique parisienne du tailleur Irlandais où il s'habillait exclusivement, près du jardin du Luxembourg), et il portait toujours des chaussures anglaises somptueuses, impeccablement cirées. Elle avait pensé qu'il devait être architecte, ou artiste. Elle ne connaissait aucun architecte, aucun artiste. Elle avait 37 ans à l'époque, commerciale chez Peugeot, efficace dans son métier. Elle vivait à Dinan, où elle était née de parents fleuristes et travaillait sur deux départements, Ille-et-Vilaine et Côtes-d'Armor. Brice, son fils unique, venait d'obtenir de très bonnes notes à son bac français malgré les remous engendrés par la séparation de ses parents sept mois plus tôt. Isabelle s'extirpait à peine de plusieurs semaines de dépression. Elle avait senti venir le renouveau le matin même, en choisissant dans sa penderie une petite robe d'été à bretelles, très courte, trop légère pour aller au boulot (mais l'on pouvait se permettre ce type de fantaisie au mois d'août quand on travaillait en bord de mer). Elle n'en avait pas moins tiré sur le bas de sa robe quand elle s'était levée pour serrer la main de ce Grégory Morinet qui venait de Cancale. Elle s'était toujours trouvée trop grande, trop maigre, trop brune, brusque dans ses gestes et parlant trop fort, sa voix trop grave. Toujours trop quelque chose. Son lot de complexes lui était revenu en une bouffée. C'était bon signe. Elle voulait plaire, donc elle allait mieux. Quand Isabelle se remémorait

cette rencontre, elle s'y voyait épouvantablement maladroite, secouant la main de Grégory plutôt que de la serrer, parlant vite, le brusquant. Elle avait pris les clés de sa 607 en caution et lui avait donné celles de son coupé. Il était revenu une dizaine de minutes plus tard, le visage trahissant sa satisfaction. Isabelle avait aussitôt eu la certitude que la vente était faite. Mais ce n'était pas de voiture dont il s'était mis à parler.

– Je... Je me suis permis d'ouvrir la boîte à gants, avait dit Grégory, pour voir sa taille et... j'y ai trouvé des CD...

Isabelle s'était sentie rougir. La consigne, lorsque l'on faisait essayer un véhicule déjà en circulation, était de le vider de tout objet personnel pour que l'acheteur potentiel puisse se l'approprier totalement durant son essai. Mais Grégory avait poursuivi :

– Ce sont vos disques ?

– Heu... Oui.

– Il n'y a que du Springsteen.

– J'aime beaucoup.

– Moi aussi. J'ai vu que vous aviez le dernier album. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Isabelle ne se souvenait plus de ce qu'elle avait répondu, ni de ce qu'à l'époque, elle pensait de *The Rising*, sorti seulement quelques jours plus tôt. C'était ensuite devenu l'un de ses albums préférés, parce que lié à la naissance de son amour pour Grégory. Ils étaient restés ainsi une vingtaine de minutes, à parler de Springsteen, à échanger leurs goûts, à se découvrir des bouts de passé commun puisqu'ils avaient vu les mêmes concerts depuis la tournée *Born In The USA*, en 1985. Isabelle avait assisté à presque tous les shows français depuis cette époque, Grégory, lui, en avait vu beaucoup plus puisque depuis 1988, il suivait aussi les tournées du chanteur à l'étranger.

– On aurait pu se rencontrer avant ! avait-elle dit en se trouvant aussitôt idiote.

Puis il y avait eu un blanc, rompu par Grégory qui avait déclaré : « Je la prends. »